

*Juan G. Arintero*

VIE MYSTIQUE  
DE SAINTE THÉRÈSE  
DE L'ENFANT-JÉSUS

*Arinteriana*

Traduction Patrick de Pontonx  
Tous droits réservés  
2020 [arinteriana.fr](http://arinteriana.fr)

# VIE MYSTIQUE DE SAINTE THÉRÈSE DE L'ENFANT-JÉSUS

*Ce texte du Père Arintero fut publié en français sous forme d'opuscule par la Propagande du Sacré-Coeur, Lyon, sans date.*

*Son texte original en espagnol, que nous traduisons ici, a été publié à Salamanque (1926), avec Nihil obstat des Pères Alberto Colunga et Sabino M. Lozano, et imprimatur du P. Luis G. Alonso Getino, Prieur provincial. Rappelons, pour mémoire, que le P. Arintero décéda le 20 février 1928.*

*NdT.*

## **Sainteté précoce et fidélité aux inspirations divines**

**T**ant de choses, déjà, ont été écrites sur la petite sainte de Lisieux, qu'il semble, vraiment, n'y avoir plus rien à dire. Nous voulons, cependant, la présenter aujourd'hui sous un jour nouveau, en montrant quelle a été dans sa vie l'influence des dons du Saint-Esprit, ce qu'ils y ont opéré et peuvent opérer, aussi, en chacun de nous, puisque la sainteté n'est que l'épanouissement de ces mêmes dons dans l'âme fidèle.

On s'est souvent demandé par quel merveilleux secret cette heureuse créature, Thérèse de l'Enfant-Jésus, était parvenue en si peu de temps à un tel degré de vie parfaite et sainte. Ne le cherchons pas ailleurs que dans sa constante et prompte docilité à répondre à la voix de Jésus comme à tous les mouvements de sa grâce divine, et cela jusque dans les plus petites choses. En d'autres termes, dans sa générosité à correspondre, dès son jeune âge, aux faveurs et aux desseins de ce « *Père des miséricordes* » qui la prévint avec tant de bonté. Elle-même nous déclare n'avoir rien refusé au Bon Dieu depuis l'âge de trois ans.

D'une telle fidélité découla cette amoureuse et absolue confiance en Dieu qui a fait de sa vie une vie unique, toute dirigée et embrasée par l'Esprit d'amour.

Nous la voyons en effet, dès son enfance, comme toute prise et possédée par ce divin amour, animée d'un ardent désir de la sainteté, avec la confiance, la certitude même d'y parvenir, non par elle-même, mais par la miséricorde de Celui qui - comme le dit le vénérable Louis de Grenade - ne donne ces désirs

que pour les réaliser entièrement, si l'on n'y met pas d'obstacle.

Elle veut, dès lors y travailler, non à moitié mais complètement.

Où va-t-elle donc diriger ses efforts ? Sur quel point concentrera-t-elle cette énergie que l'on devine de si belle allure ? Écoutons-la, car c'est ici que se fait le plus vivement sentir l'influence prévenante de l'Esprit de lumière, lui découvrant les secrets du Royaume de Dieu : « Comprenant qu'il m'était impossible de rien faire par moi-même, la tâche me parut simplifiée ».

Parole exquise, d'une étonnante profondeur, écrite plus tard au sujet d'une charge qui lui était confiée, mais qui résume, dès le début, toute sa vie spirituelle, et nous révèle le fond si simple et si vrai de son âme d'enfant, le secret de sa course vers la sainteté.

Toute jeune, en effet, elle a compris son incapacité, son néant, sa faiblesse ; grâce bien rare, croyons-nous, et qu'il faut acheter souvent par une expérience plus ou moins prolongée de sa propre misère. Pour Thérèse, dès le début, elle attendra tout de Dieu, rien d'elle-même. N'est-ce pas *parce qu'elle ne peut rien que la tâche lui semble plus facile* ? Sa forme de sainteté sera donc de *se confier* et de *s'abandonner* au Père qui peut tout et qui la conduit. Elle se contentera de lui être très fidèle.

C'est dire que l'influence des dons du Saint-Esprit éclate merveilleusement en son âme.

Ces dons sont, en effet, des grâces surnaturelles, des *habitus* qui nous rendent propres à recevoir les divines inspirations et à nous y rendre dociles, qui nous font connaître et sentir la bonté de Dieu et nous poussent à Le chercher avec simplicité de cœur, et grande confiance de le trouver (*Sag.* 1,1).

La pratique de ces dons constitue la vie *contemplative* ou, à proprement parler, la vie *mystique*.

Contrairement à ceux qui supposent chez Thérèse une « âme purement ascétique » s'écartant à peine de la voie que l'on appelle « ordinaire » – celle des *commençants*, et dont la plupart sont supposés ne pas sortir – nous disons, non seulement qu'elle fut *mystique* dans toute la rigueur du mot, mais qu'elle commença à l'être, par grâce spéciale, dès le premier éveil de la raison.

Et nous disons, également, que tous les actes de Thérèse, même les plus ascétiques en apparence, ont une certaine teinte mystique, provenant d'un cœur déjà embrasé d'amour de Dieu. Ainsi, sa confiance filiale et son abandon à l'action divine sont tels qu'elle paraît tout de suite en plein état passif, dirigée

par un instinct supérieur, uniquement possédée par l'Esprit-Saint et enseignée par Lui. Cet instinct et cette emprise la mènent sûrement, bien que parfois dans les ténèbres, par le droit sentier que l'amour lui a tracé et qui est la petite voie.

### Thérèse était toujours portée par l'amour

**N**ous lisons, dans *l'Esprit de la Sainte* (Ed. 1924, p. 143), que « la grande confiance en Dieu de Thérèse naissait spontanément de son ardent amour. »

Cette parole, il faut la dire de toutes ses vertus, de tous ses actes de vertu, par conséquent de sa vie ascétique, qui découlait, en effet, de sa véritable union à Dieu, de sa vie d'amour, commencée dès l'âge de trois ans, par une attention continuelle à la présence divine et une vigilante fidélité à l'Esprit-Saint.

Quelques citations montreront, mieux que nous ne saurions le faire, ce qu'était l'amour en Thérèse et ce qu'il y opérait :

« Ma vie est toute d'amour et de confiance en Dieu, écrit-elle ; je ne comprends pas les âmes qui ont peur d'un si tendre ami » Et elle encourage, elle excite celles qui lui sont confiées à la croire et à l'imiter : « J'ai compris jusqu'à quel point votre âme est sœur de la mienne, puisqu'elle est appelée à s'élever à Dieu par *l'Ascenseur de l'Amour*, et non à gravir le rude escalier de la crainte. Oui, depuis qu'il m'a été donné de comprendre l'amour du Cœur de Jésus, j'avoue qu'il a chassé de mon cœur toute crainte. Le souvenir de mes fautes m'humilie, me porte à ne jamais m'appuyer sur ma force qui n'est que faiblesse mais ce souvenir me parle plus encore de miséricorde et d'amour. Comment, lorsqu'on jette ses fautes, avec une *confiance toute filiale*, dans le brasier dévorant de l'Amour, ne seraient-elles pas consumées sans retour ? »

« Ce qui offense Jésus, ce qui le blesse au cœur, c'est le manque de confiance. »

« Je sens en mon cœur des désirs immenses - lisons-nous dans son *Acte d'offrande à l'Amour* - et c'est avec confiance, ô mon Dieu, que je vous demande de venir prendre possession de mon âme. » Elle nous explique ce qu'elle entend par cette prise de possession : « Je demande à Jésus de m'attirer dans les flammes de son amour, de m'unir si étroitement à Lui qu'il vive et agisse en moi. Je sens que, plus le feu de l'amour embrasera mon âme, plus je dirai : *Attirez-moi*, plus aussi les âmes qui s'approcheront de la mienne courront avec vitesse à l'odeur des parfums du Bien-Aimé ».

« Ce n'est pas parce que j'ai été préservée du péché mortel que je m'élève à

Dieu par la confiance et l'amour. Ah ! je le sens, quand même j'aurais sur la conscience tous les crimes qui se peuvent commettre, je ne perdrais rien de ma confiance : j'irais, le cœur brisé de repentir, me jeter dans les bras de mon Sauveur. Je sais qu'il chérit l'enfant prodigue, j'ai entendu ses paroles à sainte Madeleine, à la femme adultère, à la Samaritaine. Non, personne ne pourrait m'effrayer ; car je sais à quoi m'en tenir sur son amour et sa miséricorde. Je sais que toute cette multitude d'offenses s'abîmerait, en un clin d'œil, comme une goutte d'eau jetée dans un brasier ardent. »

« Il est rapporté dans la *Vie des Pères du désert*, que l'un d'eux convertit une pécheresse publique dont les désordres scandalisaient une contrée entière. Cette pécheresse, touchée de la grâce, suivait le saint dans le désert pour y accomplir une rigoureuse pénitence, quand, la première nuit du voyage, avant même d'être rendue au lieu de sa retraite, ses liens mortels furent brisés par l'impétuosité de son repentir plein d'amour ; et le solitaire vit au même instant son âme portée par les anges dans le sein de Dieu. Voilà un exemple bien frappant de ce que je voudrais dire, mais ces choses ne peuvent s'exprimer ».

« Jésus ne demande pas de grandes actions, mais seulement l'abandon et la reconnaissance : “Je n'ai nul besoin, dit-il, des boucs de vos troupeaux, parce que toutes les bêtes des forêts m'appartiennent et les milliers d'animaux qui paissent sur les collines ; Je connais tous les oiseaux des montagnes. Si j'avais faim, ce n'est pas à vous que je le dirais ; car la terre et tout ce qu'elle contient, est à moi. Est-ce que je dois manger la chair des taureaux et boire le sang des boucs ? IMMOLEZ A DIEU DES SACRIFICES DE LOUANGES ET D'ACTION DE GRACES ! »

« Voilà donc tout ce que Jésus réclame de nous. Il n'a pas besoin de nos œuvres mais uniquement de notre amour. Ce même Dieu qui déclare n'avoir nul besoin de nous dire s'il a faim, n'a pas craint de mendier un peu d'eau à la Samaritaine. Il avait soif ! Mais en disant : “Donnez-moi, à boire”, c'était l'amour de sa pauvre créature que le Créateur de l'Univers réclamait. Il avait soif d'amour ! »

Thérèse va plus loin, - elle ose inviter toutes les âmes, sans exception, à entrer dans la petite voie, pour être sûres d'atteindre, si elles sont fidèles, le sommet de la sainteté.

« Ah ! si les âmes faibles et imparfaites comme la mienne sentaient ce que je sens, aucune ne désespérerait d'atteindre le sommet de la montagne de l'amour. » - « Oh ! Jésus, laisse-moi te dire que ton amour va jusqu'à la folie. Comment veux-tu, devant cette folie, que mon cœur ne s'élançe pas vers toi ? Comment ma confiance aurait-elle des bornes ? O Jésus ! que ne puis-je dire à

toutes les petites âmes ta condescendance ineffable ! Je sens que si, par impossible, tu en trouvais une plus faible que la mienne, tu te plairais à la combler de faveurs plus grandes encore, pourvu qu'elle s'abandonnât avec une entière confiance en ta miséricorde infinie ! » (*Vie*, chap. X-XI et *Lettres*).

Une telle confiance, on le comprend, n'avait pu s'acquérir par des efforts personnels ou par de simples réflexions.

Mais, comme le dit saint Paul, « Dieu a mis en nous l'Esprit de son Fils par lequel nous crions Père! Père ! » (Gal. 4,6). Et encore : « L'amour a été répandu dans nos cœurs par le Saint-Esprit qui nous a été donné » (Rom. 5,5). Cette amoureuse confiance découlait donc, naturellement, de l'habitation de l'Esprit-Saint dans l'âme de Thérèse, de cet Esprit qui, dès le commencement, voulut en prendre une spéciale possession et qui la fit toujours penser, agir, parler, comme il convient à une enfant de Dieu.

Nous la voyons douée d'un sens profond des choses d'En-Haut et d'une grande pénétration des mystères de la vie surnaturelle qui ne lui permettent pas de se conduire comme le font, à son âge, la plupart des âmes dévotes. À tout instant nous l'entendons s'écrier: « Je sens, je vois, je comprends ! »

Non seulement elle sentait, comme par un instinct surnaturel, ce que Dieu voulait d'elle, mais maintes fois elle alla jusqu'à prédire ce que le Tout-Puissant voulait opérer en son âme et la mission qu'il allait lui confier.

Instruite par le Maître divin et consciente de cette divine direction, elle ne craint pas de s'en prévaloir et d'y appuyer tels ou tels de ses actes. C'est ainsi qu'elle nous déclare ne pouvoir compter ses pratiques de vertu, comme certains directeurs le conseillent – et très sagement pendant que l'âme se trouve en état ascétique, et partant capable de suivre des méthodes – cela, parce qu'un autre Directeur, plus sage et plus puissant, en ordonne pour elle autrement.

Voici les paroles textuelles de la sainte :

« Certains directeurs, je le sais, conseillent de compter ses actes de vertu, pour avancer dans la perfection ; mais mon Directeur, qui est Jésus, ne m'apprend pas à compter mes actes : il m'enseigne à *faire tout par amour* » (*Esprit*, p. 4).

Elle dit ailleurs : « Il me nourrit à *chaque instant* d'une nourriture toute nouvelle ; je la trouve en moi sans savoir comment elle y est. Je crois tout simplement que c'est Jésus lui-même, caché au fond de mon pauvre petit cœur qui agit en moi d'une façon mystérieuse et *m'inspire* tout ce qu'il veut que je fasse au moment présent ».

« Jésus, ajoute-t-elle, enseigne sans bruit de paroles ; jamais je ne l'ai entendu parler ; mais je sens qu'Il est en moi. À chaque instant, Il me guide et m'inspire ; j'aperçois, juste au moment où j'en ai besoin, des clartés inconnues jusque-là. »

« Parce que je suis petite et faible, écrit-elle encore, Jésus s'abaisse vers moi et m'instruit doucement des secrets de son amour. Il se plaît à me montrer *l'unique chemin* qui conduit à cette fournaise divine : ce chemin, c'est l'abandon du petit enfant qui s'endort sans crainte dans les bras de son Père ».

Plus tard, elle *entend* une voix intérieure lui affirmant cette emprise de Dieu sur elle : « Puisque ton âme est entièrement livrée à l'Amour, toutes tes actions, même les plus indifférentes, sont marquées de ce cachet divin. »

Et, près de mourir, elle se rendra ce beau témoignage : « Je n'ai jamais donné au Bon Dieu que de l'amour ! ».

Mais c'est toute son autobiographie qu'il faudrait citer. Bornons-nous aux lignes suivantes :

« Je sentis un grand désir, celui de n'aimer que le Bon Dieu, de ne trouver de joie qu'en Lui seul (...) Comment un cœur livré à l'affection humaine peut-il s'unir étroitement à Dieu ? *Je sens que cela n'est pas possible*. J'ai vu tant d'âmes séduites par cette fausse lumière (...).

« Jésus était mon unique Ami : je ne savais parler qu'à Lui seul ; toutes les conversations, même les conversations pieuses, me fatiguaient l'âme.<sup>1</sup> »

« O mon Dieu, votre amour m'a prévenue dès mon enfance ; il a grandi avec moi, et maintenant c'est un abîme dont je ne puis sonder la profondeur. »

Ces derniers mots résument tout le mystère de la vie de sainte Thérèse, de cette *délicieuse vie d'amour*, comme elle l'appelle.

Et comme « le véritable amour n'est jamais oisif, mais, dit saint Grégoire, opère de grandes choses », cet amour a fait en elle ces merveilles d'abnégation et de sacrifice que le monde ne peut apprécier à sa juste valeur, parce qu'elles ne sont pas le fruit de notre pauvre nature, mais la manifestation de la vertu d'En-Haut. C'est cela que, dans son charmant langage, elle appelait : « jeter des fleurs à Jésus », c'est-à-dire « *ne Lui refuser aucun sacrifice*, aucun regard, aucune parole. Je veux souffrir par amour ; ainsi je jeterai des fleurs. Je n'en rencontrerai pas une sans l'effeuiller pour vous. »

---

<sup>1</sup> Voilà un mot révélateur, classique en spiritualité : c'est le son d'une âme « pure », de celle qui a pris le « point de vue de Dieu », de celle qui est « servante du Seigneur », « consommée dans l'Un ».

« Il est à remarquer, dit très bien *l'Esprit de la Sainte*, que la vie religieuse de Thérèse débute et se maintient dans ce même élan qui, toute jeune, l'entraîna vers la sainteté. Elle n'a qu'une pensée : ne vouloir que Jésus, et les plus menus incidents l'y ramènent sans cesse. »

Or cette constance et cet esprit de sacrifice, toujours croissants, sont incompréhensibles sans une communication spéciale du divin Esprit qui opéra tout en elle, comme, d'ailleurs, il a coutume de le faire, plus tôt ou plus tard, dans toutes les âmes qui lui sont vraiment fidèles et se laissent enchaîner par son amour.

Si, pour elle, les communications extraordinaires furent rares, c'est que, voulant en faire un modèle plus imitable et attrayant, Dieu préféra la laisser dans les voies les plus simples de la vie surnaturelle.

En revanche, elle fut comblée de ces faveurs qui attirent à peine l'attention, mais sont pourtant les plus sanctifiantes, celles qui constituent le fond ordinaire de la vie mystique ou spirituelle, la vie des âmes qui se laissent posséder et mouvoir par le divin Esprit.

### **Comment opérait Thérèse mue par les dons de l'Esprit-Saint**

**Q**ue sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus fût une âme mystique, nous venons de le voir et nul n'en peut douter. Pour achever de le prouver, il suffirait de l'héroïcité de ses vertus, reconnue et déclarée par l'Église. Car, l'héroïsme habituel des vertus chrétiennes suppose – comme presque tous le reconnaissent aujourd'hui avec saint Thomas – quelque chose de plus que l'ascétisme et doit être produit par les sept dons de l'Esprit-Saint qui, faisant agir l'âme d'une façon *surhumaine*<sup>2</sup>, constituent et caractérisent l'état *mystique*.

Le propre de cet état est de si bien régler la charité dans l'âme, qu'elle arrive à s'oublier elle-même, pour aimer Dieu comme il faut « de tout son cœur, de toutes ses forces... et le prochain comme soi-même ».

### **Le don de piété**

C'est bien ce que nous voyons s'opérer dans la petite sœur Thérèse, dont la vie fut comme une respiration d'amour. Cet amour si délicat, même dans sa

---

<sup>2</sup> Voir nos *Questions mystiques*, 4° et 6°.

plus tendre enfance - nous savons qu'alors sa plus grande peine était la crainte d'avoir contristé le Bon Dieu ou blessé le prochain – prouva bien vite qu'il était plutôt grâce infuse que vertu acquise<sup>3</sup> Quoique tous les dons opérassent ensemble dans l'âme de Thérèse, nous voyons s'y manifester d'abord, et d'une manière spéciale, celui de *Piété* qui lui rendit comme sensible la douce action de l'Esprit-Saint criant en nous : *Abba ! Pater !* et lui dicta la forme de ses rapports avec Dieu, rapports empreints de la plus tendre familiarité, de la plus douce confiance<sup>4</sup>.

Aussi connut-elle parfaitement par expérience tout le sens et la portée de cette appellation de *Père !...* et c'est bien dans le mystère de la filiation divine qu'elle trouva le secret de sa sainteté précoce, comme aussi celui de sa *petite voie d'enfance spirituelle*.

Elle se sent vrai *filie de Dieu* le Père ; dès lors elle regarde Jésus comme son frère et, en Lui, elle reconnaît pour tels tous les hommes.

Aussi chérit-elle d'une affection toute particulière, comme des *trésors de famille*, tout ce qui appartient au culte divin. De là, son respect pour les vases sacrés. De là, surtout sa vénération pour les ministres du Seigneur, qui sont pour elle les images vivantes de Jésus-Christ. De là sa grande compassion pour les pauvres et les malades, dans lesquels elle voit les membres souffrants du Rédempteur.

Ce *don de piété* paraît caractériser, tout à fait, l'esprit de cette admirable sainte, qui, toujours et en tout, s'est montrée avec la candeur, l'humilité, la simplicité et le confiant abandon de l'enfant... de l'enfant qui sait très bien que, s'il ne peut rien de lui-même, il peut tout attendre de la bonté, de la tendresse de son très cher Père, car celui-ci le défendra du danger, le portera partout où il ne pourra arriver, fût-ce aux plus sublimes hauteurs, et lui enseignera tout ce qu'il doit savoir. C'est bien cet esprit filial qui la faisait s'écrier : « Il me semble toucher déjà le rivage éternel. Il me semble recevoir les embrassements de Jésus... Je crois voir la Vierge Marie venant à ma rencontre avec mon père, ma mère, les petits anges mes frères, mes sœurs ! Je crois jouir enfin, pour toujours, de la vraie, de l'éternelle vie de famille !<sup>5</sup> »

---

<sup>3</sup> *Vie*, chap. V et IX.

<sup>4</sup> « *Le don de piété* » nous inspire une affection filiale très profonde envers Dieu qui nous incite à le considérer comme un Père aimant, à accomplir avec beaucoup de sollicitude et de dévotion tout ce qui a trait au culte divin ou au bien des âmes, ainsi qu'au service et à la consolation du prochain.

<sup>5</sup> *Vie*, chap. IV.

## Le don de crainte

À regarder superficiellement l'âme de Thérèse on pourrait croire que le *don de crainte* de Dieu eut en elle peu d'action, tant la confiance domine tout. Rien n'est plus vrai, si l'on entend parler de la crainte servile, car, celle-ci, jamais elle ne la connut, et moins encore agit-elle, jamais, par ce sentiment : « Je suis d'une nature telle, que la crainte me fait reculer ; avec l'amour non seulement j'avance mais je vole<sup>6</sup>. »

Quant à la vraie crainte filiale de Dieu celle qui naît de l'amour, elle la posséda au plus haut degré, et ce don ne cessa de croître, jusqu'à la fin, en raison même de son ardente charité. Nous en avons pour garant sa profonde révérence envers la divine Majesté, son horreur des moindres fautes, et le soin délicat avec lequel elle évitait tout ce qui pouvait faire de la peine au Bon Dieu<sup>7</sup>.

## Le don de science

À ces dons de piété et de crainte de Dieu vint bientôt s'ajouter *celui de science* qui allait lui enseigner les mystères du Royaume de Dieu et l'enrichir, de si bonne heure, de la science des saints<sup>8</sup>.

Se servir des créatures comme d'échelons pour s'élever jusqu'à Dieu ; savoir découvrir le côté surnaturel d'événements que d'autres regardent comme tout-à-fait ordinaires : tels furent les premiers effets de ce don qui révélait à Thérèse, avec le symbolisme des choses naturelles, les riches trésors si souvent cachés sous les plus vulgaires apparences.

Alors, comme elle le déclare dans les ravissantes relations de son enfance, toute la nature lui parlait de Dieu et la faisait s'élever vers le ciel où étaient son cœur et son trésor... depuis les gouttes de rosée, dans lesquelles elle voyait une image de l'âme embellie par les rayons du soleil divin... jusqu'aux étoiles du ciel, ou elle lisait son propre nom écrit... depuis la fleurette où elle découvrait

---

<sup>6</sup> *Vie*, chap. VIII.

<sup>7</sup> « *Le don de crainte* » de Dieu nous inspire une sainte horreur pour le péché, comme opposé à la bonté suprême et à la sainteté divine ; il nous fait détester d'une façon spéciale l'orgueil, la duplicité et la sensualité, comme obstacles principaux à la communication du Saint-Esprit (Sag. 1,5 ; Prov. 8,15), et nous porte, comme instinctivement et sans aucune réflexion, à traiter le Dieu de Majesté avec humilité et révérence et à nous soumettre docilement à ses adorables inspirations.

<sup>8</sup> « *Le don de Science* » est une sorte de participation de la science divine. D'un simple regard et sans qu'il soit besoin de raisonner, il nous fait connaître les choses créées dans leurs relations avec Dieu et nous porte à juger sagement toutes choses, avec des vues surnaturelles, en voyant dans tous les événements une certaine clarté divine.

un reflet de la beauté et du parfum de Dieu, jusqu'à l'horizon illuminé par les feux de l'aurore, qui lui révélait sa splendeur. Dans la fureur des tempêtes, elle adorait, joyeuse et tranquille, la puissance du Père Céleste, dont elle aimait à contempler la grandeur et la majesté en la vaste étendue de l'océan... et, de la bonté divine, elle croyait voir un reflet dans l'expression de visage de sa pieuse mère :

« Je sens encore, écrit-elle, les impressions profondes qui naissaient dans mon cœur à la vue des champs de blés, émaillés de coquelicots, de bleuets et de pâquerettes. Déjà, j'aimais le lointain, l'espace, les grands arbres ; en un mot, toute la belle nature me ravissait et transportait mon âme dans les cieux. » Oui, tout lui parlait du Bon Dieu, même les terribles phénomènes des tonnerres et des éclairs : « Je me rappelle, dit-elle dans sa *Vie*, à propos des nuages, qu'un jour le beau ciel bleu de la campagne s'en couvrit ; bientôt l'orage se mit à gronder avec force, accompagné d'éclairs étincelants. Je me tournais à droite et à gauche pour ne rien perdre de ce majestueux spectacle ; enfin je vis la foudre tomber dans un pré voisin, et, loin d'en éprouver la moindre frayeur, je fus ravie ; il me sembla que le Bon Dieu était tout près de moi ».

Tout ceci sort de « l'ordinaire », il faut en convenir, et ne peut s'expliquer que par une puissante influence surnaturelle.

Sans cette influence, incompréhensible serait l'affirmation de Thérèse de n'avoir rien refusé au Bon Dieu depuis l'âge de trois ans. Incompréhensible, même, serait la préoccupation de la toute petite enfant demandant tous les soirs si elle avait été sage, si le Bon Dieu était content d'elle... et ne consentant à s'endormir qu'après un oui rassurant.

Cela prouve que sa vertu se trouvait déjà plus ou moins ordonnée par les dons de l'Esprit-Saint qui la faisaient agir, non comme ont coutume de le faire les enfants modèles, mais de manière à ce qu'on soit contraint de reconnaître en elle une action supérieure.

Jugeant des choses *selon leur sens divin*, Thérèse vit toujours clairement l'usage le plus parfait qu'il convenait d'en faire et choisissait comme d'instinct les meilleurs moyens de sanctification pour elle et pour les âmes qui lui étaient confiées.

*Ce don de science* devait l'éclairer plus tard dans ses obscurités de la nuit des

sens<sup>9</sup>. D'accord avec celui de *sagesse*, il lui fit savourer les douceurs cachées sous l'apparente amertume des croix. Il allait surtout lui découvrir « sa voie » et lui donner de savoir l'enseigner aux autres.

### **Le don de force**

Dès l'époque de sa Confirmation, nous voyons Thérèse en pleine possession du *don de Force*<sup>10</sup>.

« Je reçus, dit-elle, ce jour-là, la force de souffrir, force qui allait m'être bien nécessaire, car le martyre de mon âme commença peu après. »

Si l'on veut connaître les dispositions et la compréhension extraordinaire qu'elle apporta à la réception de ce sacrement, il nous faut citer le témoignage d'une de ses sœurs : « Thérèse, dit celle-ci, reçut le Sacrement de Confirmation le 14 juin 1884. Les quelques jours qui précédèrent se sont particulièrement gravés dans ma mémoire. Elle, si calme d'ordinaire, n'était plus la même ; une sorte d'enthousiasme et de sainte ivresse perçait dans son extérieur. Un jour de sa retraite préparatoire où je lui manifestais mon étonnement de la voir dans ces dispositions, elle m'expliqua ce qu'elle comprenait de la vertu de ce Sacrement – de la prise de possession de tout son être par l'Esprit d'amour. Il y avait dans ses paroles une telle véhémence, dans son regard une telle flamme que je la quittai profondément émue. »

Presque aussitôt après sa Confirmation, Thérèse eut à déployer cette Force qu'elle venait de recevoir. Ce fut, d'abord, la lutte contre sa terrible tentation des scrupules et son extrême sensibilité, dont elle demeura enfin victorieuse. Puis il lui fallut surmonter tous les obstacles qui s'opposaient à son entrée au Carmel et, dans cette rude campagne, nous ne pouvons assez admirer la force et la persévérance dont elle fit preuve.

C'est encore le don de Force qui la fit demeurer ferme dans la voie entreprise, en dépit des épreuves et des contradictions. Dans sa vie religieuse on la vit toujours forte et souriante, sans faiblesse et sans plainte au milieu des

---

<sup>9</sup> « *La nuit des sens* » consiste en la privation de la lumière et de la ferveur ordinaires, de sorte que l'âme demeure dans l'obscurité, sèche et froide pour le bien, incapable de méditer et sans goût pour s'exercer aux affections saintes et pour prendre des résolutions. Elle est obligée de demeurer dans le silence et l'espérance pour pouvoir supporter les épreuves et les grandes contrariétés qui lui surviennent alors.

<sup>10</sup> « *Le don de force* » nous communique un courage insurmontable pour entreprendre, sous l'impulsion divine, et achever avec succès des œuvres supérieures à notre capacité. Il nous donne le courage de souffrir pour l'amour de Dieu n'importe quelle épreuve sans jamais nous décourager.

plus grandes épreuves, comme dans toutes les souffrances du corps et de l'âme. « Quand même Dieu me tuerait, j'espérerais en Lui », disait-elle. Et encore : « Je ne trouve qu'une joie, ici-bas : celle de souffrir ».

Enfin, l'invincible patience qu'elle montra dans sa dernière maladie, alors que de terribles douleurs physiques venaient s'ajouter aux angoisses du dedans, est la dernière et la plus belle manifestation du don de Force dans cette âme que l'Église vient de déclarer héroïque.

### **Le don d'intelligence**

Lorsque Thérèse entra au Carmel, nous la voyons, déjà, dans sa maturité spirituelle et ornée de lumières très supérieures, caractéristiques, non seulement du don de science, mais de celui *d'intelligence*<sup>11</sup>. Elle-même nous le déclare, comparant ce temps de sa vie religieuse à celui de son adolescence, si comblé pourtant de saintes inspirations.

« À cet âge, dit-elle, je n'étais pas favorisée des lumières d'En-Haut comme je le suis aujourd'hui. »

Elle se hâte cependant d'ajouter : « Jésus me fit comprendre que la vraie, l'unique gloire est celle qui durera toujours et que pour y parvenir il n'est pas nécessaire d'accomplir des œuvres éclatantes... Il me fut révélé intérieurement que ma gloire, à moi, ne paraîtrait jamais aux regards des mortels, mais qu'elle consisterait à devenir une sainte. »

Ces lumières, qu'elle reconnaît donc abondantes, vont aller croissant chaque jour, dans la mesure même où son âme se sentira plus privée et plus plongée dans la ténébreuse nuit de l'esprit. Presque à son insu, elles lui dévoileront les sens cachés et les mystères de la Sainte Écriture, spécialement ceux qui se rapportent à l'état qu'elle a embrassé, aux desseins de Dieu sur elle et sur les âmes qui lui seront confiées, âmes auxquelles elle devra tant s'intéresser sur la terre, d'abord, et, plus tard, au ciel. Aussi pouvait-elle dire : « la nuit est ma lumière<sup>12</sup> ».

Même dans l'obscurité, elle se sent l'instrument de Jésus, *le pinceau* dont Il veut se servir pour peindre sa divine Image dans les âmes. D'autres fois, au plus

---

<sup>11</sup> « *Le don d'intelligence* » nous fait pénétrer le sens des vérités surnaturelles, déchirant en quelque sorte le voile du mystère et découvrant l'esprit caché sous la lettre.

<sup>12</sup> « *Nox illuminatio mea* », Ps. 139,11. Cette « nuit de l'esprit » est une obscurité mystérieuse causée par le même excès de lumière divine qui fait sentir à l'âme le contraste entre son propre rien et la grandeur de Dieu et lui fait souffrir un tourment purificateur comme la peine du dam dans le purgatoire.

fort de ses *folies d'amour*, qui lui font désirer d'être prêtre, missionnaire et martyr, faire et souffrir pour Jésus tout ce qui est possible en ce monde, elle découvre, avec cette lumière d'Intelligence, que, dans le corps mystique de la sainte Église, elle ne peut être aucun des membres décrits par saint Paul (1 Cor. 12). C'est la charité qui lui donne la clef de sa vocation : « Oui, écrit-elle, j'ai trouvé ma place au sein de l'Église, et cette place, ô mon Dieu, c'est vous qui me l'avez donnée : dans le cœur de l'Église ma mère, *je serai l'amour* ».

Sa mission est *d'aimer et de souffrir* en silence, pour tous ceux qui n'aiment pas et surtout pour ceux qui ont tant à agir, à parler et à briller en des ministères très importants, c'est-à-dire pour les missionnaires et les prêtres, dont le zèle laborieux correspondra, sûrement, aux bienfaisants élans vitaux qu'ils recevront de *ce cœur mystique*.

### **Le don de conseil**

Nous ne dirons qu'un mot du *don de conseil* qui brilla pourtant d'un si vif éclat dans cette jeune sainte illuminée des clartés d'En-Haut et à laquelle le Seigneur donnait l'expérience des années<sup>13</sup>.

Ce don se révéla d'une manière non moins admirable que précoce dans la charge de maîtresse des novices qui lui fut confiée à l'âge de vingt ans.

Hâtons-nous de dire qu'elle ne le fit fructifier au dehors qu'après l'avoir d'abord attiré en elle-même, puisant la Sagesse à sa vraie source et ne cherchant qu'en Dieu seul les lumières et les conseils dont elle avait besoin. Ce fut assurément là le secret de ses conquêtes et de l'immense bien qu'elle fit autour d'elle, distribuant sans compter les biens qu'elle avait si libéralement reçus.

Que de réponses prudentes et sages elle a donné à ses novices ! cela sans avoir besoin de penser ni d'étudier, mais poussée toujours par cet instinct supérieur qui la dirigeait et la faisait s'adapter, avec une admirable souplesse, aux besoins, comme à la nature particulière de chaque âme. Plusieurs fois, même, elle parut douée de la pénétration des esprits et révéla aux âmes leurs plus secrètes pensées.

Que de réponses prudentes et sages elle a donné à ses novices !

---

<sup>13</sup> Le « don de conseil » nous permet de connaître, comme par un instinct divin et par une certaine lumière surnaturelle, ce que Dieu réclame de nous, ou ce qu'il nous est convenable de faire dans des cas rares et difficiles, auxquels les secours ordinaires de la prudence ne suffisent pas.

## Le don de sagesse

Thérèse prouva qu'elle possédait en plénitude le *don de Sagesse*<sup>14</sup>. Toute sa vie, toute sa voie n'est que la manifestation de ce don, et c'est bien à elle que peut s'appliquer la parole des Saints Livres : « De bonne heure, elle chercha la Sagesse et la trouva attendant sur le seuil de sa porte » (*Sag.* 6,15).

Grâce à ce don *infus* elle peut, dès l'âge de cinq ans et demi, saisir et goûter le sens de toutes les instructions. Déjà, elle commençait à pressentir les ineffables douceurs que Dieu réserve à ceux qui L'aiment, et elle se disposait à les mériter par la souffrance. Cependant elle le déclare plus tard : « Je devais passer par bien des creusets, avant de goûter les fruits délicieux de l'abandon total et du parfait amour ».

Nous connaissons son irrésistible attrait pour la Sainte Eucharistie et comment l'attente de sa première communion lui fut un vrai martyre.

Mais en ce beau jour, elle goûta pleinement le don de Dieu : « Ah ! s'écria-t-elle, qu'il fut doux le premier baiser de Jésus à mon âme ! Oui, ce fut un baiser d'amour ! Je me sentais aimée et je disais aussi : Je vous aime... Depuis longtemps, déjà, Lui et la petite Thérèse s'étaient regardés et compris... Ce jour-là, notre rencontre ne pouvait plus s'appeler un simple regard, mais une fusion. Nous n'étions plus deux : Thérèse avait disparu comme la goutte d'eau qui se perd au sein de l'océan, Jésus restait seul : Il était le Maître, le Roi !... toute la joie du Ciel venant dans un cœur ; ce cœur exilé, faible et mortel, ne peut la supporter sans répandre des larmes. » (*Vie*, chap. IV).

Plusieurs fois durant le cours de sa vie, l'onction de la divine Sagesse se répandra ainsi dans son âme et jusqu'à lui arracher ce cri : « Dieu fait bien de se voiler à mes regards, de me montrer rarement et comme "à travers les barreaux" les effets de sa miséricorde, je sens que je ne pourrais en supporter la douceur ».

Depuis sa première communion, nous pouvons dire que Thérèse, apparaît déjà en *plein état mystique*. Quoi que celui-ci ne soit pas toujours visible, il se fera connaître, bientôt, très clairement, par l'incapacité croissante de la Sainte pour certaines oraisons plus ou moins incompatibles avec l'état passif de l'âme ; et aussi par sa répugnance pour certaines lectures dévotes qui, auparavant, lui étaient agréables et utiles. Par contre, nous la verrons s'affectionner à d'autres, telles que les œuvres de saint Jean de la Croix, si difficiles à comprendre,

---

<sup>14</sup> Le don de sagesse nous donne une haute connaissance expérimentale de Dieu et des mystères de la grâce et, par une certaine connaturalité à l'ordre divin [« per quandam connaturalitatem ad divina »], nous permet de juger sainement des choses saintes ainsi que de tout ce qui peut intéresser notre âme.

surtout à goûter, jusqu'à ce qu'elles aient plus ou moins réveillé les sens intérieurs et spirituels du lecteur. Elle dira de cette lecture : « Ah ! que de lumières n'ai-je pas puisées dans les œuvres de saint Jean de la Croix ! À l'âge de dix-sept et dix-huit ans, je n'avais pas d'autre nourriture ».

Elle devait, en effet, s'assimiler très parfaitement cette doctrine si sûre qui lui fit acquérir un plus grand amour de la croix, mais que son cœur délicat et tendre voulut présenter aux âmes couverte de rosées, plutôt que dans la nudité et la rudesse du célèbre Docteur du Carmel.

Plus tard, nous verrons s'accentuer chez Thérèse cette impuissance qui va s'étendant peu à peu à toutes sortes de lectures en dehors de l'Évangile ou de l'Écriture Sainte. Elle n'a plus soif que de la parole du Verbe, et, comme sa sainte Mère Thérèse, elle ne craint pas de dire que les écrits « recherchés » la fatiguent : « Quand je lis certains traités où la perfection est montrée à travers mille entraves, mon pauvre petit esprit se fatigue bien vite ; je ferme le savant livre qui me casse la tête et me dessèche le cœur et je prends la Sainte Écriture. Alors, tout me paraît lumineux ; une seule parole découvre à mon âme des horizons infinis, la perfection me semble facile, je vois qu'il suffit de reconnaître son néant et de s'abandonner, comme un enfant, dans les bras du bon Dieu. » [*Vie, lettre VI à ses frères spirituels*].

« Dieu vit avec les simples, dit l'auteur de *l'Imitation*, il se révèle aux humbles, il donne l'intelligence aux petits, il ouvre l'esprit aux âmes pures ».

C'est parce que Thérèse fut tout cela, qu'elle mérita une aussi abondante effusion des dons de l'Esprit-Saint. C'est aussi parce qu'elle fut humble, simple et pure que Dieu lui découvrit « la petite voie » et l'admirable « ascenseur » dans lequel les tout petits peuvent si facilement, grâce aux invitations de la divine Sagesse, monter aux sommets de la sainteté.

### **La petite Voie**

Cette « voie », que Thérèse voulait enseigner au monde, promettant de le faire encore, du haut du ciel, cette « petite voie » qu'elle regardait comme si sûre, vient d'être déclarée telle par la Sainte Église<sup>15</sup>. N'est-elle pas la manifestation touchante de l'Amour miséricordieux du divin Cœur ? Avec quelle insistance ne daigne-t-il pas offrir ses intimes communications à tous ceux qui voudront bien, seulement, les recevoir, à ceux qui ont une vraie faim

---

<sup>15</sup> Sainte Thérèse a été canonisée le 17 mai 1925 par le pape Pie XI. C'est cependant le pape s. Jean Paul II qui la déclarera Docteur de l'Église le 19 octobre 1997 (NdT).

et soif de la justice et désirent apprendre de Lui la douceur et l'humilité pour trouver le repos de leurs âmes (Mat. 11, 28-29) !

« "La petite voie", m'écrit une personne qui la connaît par expérience, est une sorte d'appel de toutes les âmes à la contemplation infuse, et la meilleure préparation pour celle-ci ; car la base de la "petite voie", c'est l'humilité, la pauvreté spirituelle, la nudité et le détachement. Le *petit enfant*, se voyant si pauvre et misérable, se fuit lui-même pour se jeter dans les bras de Dieu, de qui il espère tout ».

« Sœur Thérèse, dit le R. P. Gabriel de Sainte Marie-Madeleine, paraît avoir saisi, d'une façon pénétrante, que l'œuvre de la sanctification de l'âme est, avant tout, l'œuvre de Dieu. Et c'est bien là, croyons-nous, la pensée qui sert de fondement à la "petite voie" : c'est la racine de l'abandon parfait du petit enfant, se confiant pour tout en son père ».

En effet, au risque de nous répéter, nous ajoutons — car c'est là ce qui caractérise notre Sainte — qu'elle ne pensa jamais *acquérir par elle-même*, une chose aussi élevée que la divine contemplation, vers laquelle cependant elle se sentait si fortement attirée : elle ne voulait pas *s'élever* elle-même, mais, suivant le conseil de sainte Thérèse [d'Avila], elle voulait que Dieu l'élevât et la fît monter au sommet de la montagne d'amour.

*Sa voie, son ascenseur*, elle les trouvait en Jésus. N'est-ce pas Lui, Sagesse éternelle, qui a dit : « Si quelqu'un est tout petit qu'il vienne à moi... (Prov. 9, 4). Comme une mère caresse son enfant, ainsi je vous consolerais, je vous porterai sur mon sein et je vous bercerais sur mes genoux (Is. 66, 12-13) ».

Faisant écho à cette divine parole, Sœur Thérèse s'écrie dans son chant à l'Aigle divin : « Moi, je suis trop petite pour faire de grandes choses, et ma folie c'est d'espérer que ton amour m'accepte comme victime ; ma folie, c'est de compter sur les Anges et les Saints pour *voler jusqu'à toi, avec tes propres ailes*, ô mon Aigle adoré ! ».

« Je sens toujours la même confiance audacieuse de devenir Sainte... et j'espère en Celui qui est la Vertu, la Sainteté même. C'est Lui seul qui, se contentant de mes faibles efforts, *m'élèvera* jusqu'à Lui et me fera Sainte. »

Si elle ne parla ni de *contemplation infuse*, ni de *grâces mystiques* — qu'elle connaissait pourtant par expérience — nous croyons que ce fut à dessein et à cause du sens tout humain que l'on prête à ces choses. Beaucoup pensent, en effet, que c'est de l'orgueil d'y aspirer... et cependant, sans cette contemplation, il est impossible d'arriver à la vraie et solide perfection, à la sainteté à laquelle

nous sommes tous appelés<sup>16</sup>.

Elle répète, au contraire, à chaque instant, que, dans sa vie, tout est ordinaire, que les petites âmes peuvent l'imiter en tout. Or, il est à remarquer que, par ordinaire, elle n'entend pas ce qui est *vulgaire*... mais *normal* et *non extraordinaire* dans la sainteté. Avec la simplicité de vie que nous voyons dans sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus. Personne, maintenant, n'a d'excuse ; personne ne peut se croire exclu, quelque pécheur et pauvre de vertus qu'il soit... car elle *nous appelle tous*. Et c'est là, peut-être, le secret de la rapide glorification de cette petite grande sainte.

Sœur Thérèse, d'ailleurs, à l'exemple des Saints, — et ainsi que nous devons tous le faire — ne se proposa jamais, comme fin directe, d'atteindre la contemplation divine, ni de s'enrichir de telles ou telles grâces, mais seulement d'aimer Dieu pour Lui-même, de lui faire plaisir en tout, de le consoler, de le réjouir par ses petits sacrifices. Elle chercha d'abord le royaume de Dieu, et le reste lui fut donné par surcroît. De saint Jean de la Croix, elle apprit pratiquement que, pour aller à Dieu, il faut le chercher dans la parfaite nudité de l'esprit, le chercher Lui seul. Quand on le cherche avec cette pure intention et ce parfait amour, on le trouve comme elle le trouva. Il se communique comme il se communiqua à elle, par ces ineffables *touches divines*, qui ont la saveur de la vie éternelle.

---

<sup>16</sup> S. Thomas d'Aquin, *Somme de théologie*, 1-2, q. 68 a. 2 ; 3, q. 62 a. 2 ad 2.

## Excellence de la contemplation et importance de l'action La Mystique et l'Ascétique

**L**a possession de l'âme par Dieu, la libre communication de sa grâce et de ses dons, voilà justement ce qui fait l'excellence de la vie mystique et de la contemplation infuse, laquelle n'est autre qu'un rayon de la Divinité venant investir l'âme et y produire des effets variés, plus ou moins visibles. Chez Thérèse, l'effet le plus sensible fut la blessure ou dard d'amour qu'elle sentit en faisant le Chemin de la Croix. Si, d'ordinaire et dans la suite, il n'eut rien d'aussi éclatant, l'état mystique n'en demeura pas moins réel et l'on peut dire que rien ne manqua à cette âme en fait de grâces mystiques essentiellement sanctifiantes. Il semble qu'en elle ce fut *l'union sobre* et l'amour douloureux qui dominèrent comme en une victime d'amour qu'elle était. Donc, quand elle dit que tout est ordinaire dans sa vie, nous croyons qu'elle veut dire : tout y est normal, accessible à tous... N'importe quel baptisé, s'il est fidèle à la grâce et aux dons du Saint-Esprit, s'il reconnaît son néant et espère tout de son Père Céleste, s'il agit toujours comme un vrai fils de Dieu, s'il fait tout ce qui dépend de lui pour répondre aux motions intimes de l'Esprit consolateur, nous disons qu'il sera aussitôt possédé par Lui. Et comme, dans ce travail continu, incessant, perpétuel, réside la grandiose *activité* et la vie *ascétique-mystique* de la petite Sainte de Lisieux, nous répétons que les âmes qui imiteront sa constante fidélité à l'Esprit d'amour arriveront, comme elle, aux sommets de la sainteté et au faite de la montagne de l'amour.

Cependant, il faut redire également, pour que personne ne s'y méprenne, que cette vie d'amour n'a rien d'un quiétisme indolent.

L'état mystique n'exclut pas, comme quelques-uns se le figurent, la véritable et féconde activité de l'âme ; il la perfectionne et l'ennoblit en lui donnant un aspect divin : *aguntur, ut agant* [les âmes sont mues à agir, pour qu'elles agissent]. Les mystiques ne sont pas mus par Dieu et possédés par Lui pour rester oisifs, mais pour seconder docilement cette motion divine et participer à la vertu même du Tout-Puissant. Dieu donne cette grâce de la contemplation à tous ceux qui, après avoir fait tout ce qui dépend d'eux, se considèrent comme des « serviteurs inutiles » et mettent toute leur confiance en Lui. Nous ne voulons donc rien enlever à la vie ascétique ni à la prodigieuse activité de l'âme de sainte Thérèse, qui ne pouvait consentir à rester inactive, même au Ciel. « Non, je ne pourrai prendre aucun repos jusqu'à la fin du monde ; mais lorsque

l'ange aura dit : *Le temps n'est plus*, alors je me reposerai, je pourrai jouir, parce que le nombre des élus sera complet ».

Pendant sa vie mortelle, cette activité se manifestait par le renoncement continu, par ces fleurs des petits sacrifices jetées à Jésus pour l'Église et pour les âmes. On la vit, les armes à la main, lutter avec le courage d'un croisé, depuis l'âge de trois ans jusqu'à son dernier soupir. Mais ce n'est pas sur ses bonnes œuvres ou sur ses désirs actuels qu'elle s'appuie pour atteindre la plénitude de l'amour. Elle ne compte que sur Dieu.

Lui parle-t-on d'acquérir des mérites, elle répond : « Oui, mais pas pour moi, pour les âmes, pour les besoins de toute l'Église, enfin pour jeter des roses à tout le monde, justes et pécheurs ». Et elle écrit dans son acte d'offrande : « Au soir de cette vie, je paraîtrai devant Vous *les mains vides* ; car je ne vous demande pas, Seigneur, de compter mes œuvres. *Toutes nos justices ont des taches à vos yeux*. Je veux donc me revêtir de votre propre justice, et recevoir de votre amour la possession éternelle de vous-même. Je ne veux point d'autre trône et d'autre couronne que vous, ô mon Bien-Aimé ! À vos yeux, le temps n'est rien : un seul jour est comme mille ans. Vous pouvez donc en un instant me préparer à paraître devant vous. »

Thérèse explique très bien, d'ailleurs, la part de l'âme et la part de Dieu dans ce travail de sanctification.

Une novice qui a lu cette parole de l'Écclésiastique : « La miséricorde fera à chacun sa place selon le mérite de ses œuvres... », vient questionner sa jeune maîtresse : « Pourquoi est-il dit, “selon le mérite de ses œuvres”, puisque saint Paul parle d'être justifié gratuitement par la grâce ?... » Alors, la servante de Dieu réplique énergiquement que, si l'espérance poussée jusqu'aux dernières limites, est composée d'abandon et de confiance en Dieu, son aliment n'est autre que *le sacrifice*. Et elle développe ainsi sa pensée :

« Il faut faire tout ce qui est en soi, donner sans compter, *se renoncer constamment*, en un mot, prouver son amour par toutes les bonnes œuvres en notre pouvoir. Mais, à la vérité, comme tout cela est peu de chose, il est urgent de mettre sa confiance en *Celui qui sanctifie les œuvres* et se croire des *serviteurs inutiles* — espérant que le Bon Dieu nous donnera par grâce, tout ce que nous désirons » (*Esprit de la Sainte*).

Le même ouvrage ajoute : « Il est à remarquer que la Sainte eut à *lutter* pour “se renoncer constamment”, et qu'elle eut besoin de courage pour défendre en elle-même la cause de Dieu contre les attaques des penchants contraires. Ces luttes, ces oppositions se retrouvent dans la vie de tous les Saints. Elle voulait

qu'on le dise et qu'on le mette en lumière, pour la consolation et l'encouragement des “petites âmes” que déconcertent les tendances de la nature mauvaise. »

### Les degrés d'oraison de Thérèse

On a pu voir clairement, dans tout le cours de ces pages, que l'oraison de Thérèse ne fut pas l'une de celles qui peuvent s'enseigner dans l'ascétisme : c'en fut une autre, que le Bon Dieu lui-même mit dans le cœur (Rom. 8,26) pour le faire éclater en saints transports, ce fut, comme le disait la Sainte, *une chose élevée et surnaturelle*, par conséquent, une vraie *contemplation* infuse ou mystique.

« Pour moi, écrit-elle (*Vie*, chap. X), la prière est un élan du cœur, c'est un simple regard jeté vers le Ciel, c'est un cri de reconnaissance et d'amour, au milieu de l'épreuve comme au sein de la joie. Enfin, c'est quelque chose d'élevé, de surnaturel, qui dilate l'âme et l'unit à Dieu. »

Il ne nous est pas facile de distinguer les degrés d'oraison que la “Petite Sainte” parcourut, car, sur ce point, elle ne se livre pas même à des allusions. Dans ses écrits, nous voyons qu'elle parle des œuvres de saint Jean de la Croix, jamais de celles de sainte Thérèse d'Avila. Elle ne pouvait les ignorer, cependant, et ne pas avoir savouré longuement ce pain de famille. Nous sommes donc certains qu'elle médita et le *Chemin de la Perfection* et le célèbre *Château de l'Âme*, mais trop petite et trop simple, elle n'eut pas même l'idée d'y rapporter son oraison, encore moins de l'y classer.

« Je dis tout simplement au Bon Dieu ce que je veux dire, déclarait-elle, et toujours il me comprend. »

D'ailleurs, Thérèse fut une Sainte très originale, très personnelle... un modèle pour tout dire. Hormis Jésus, son Maître, qu'elle s'efforça toujours de reproduire, elle ne copia personne, pas même sa Mère, la grande mystique d'Avila. Dieu lui ouvrait une voie nouvelle... elle y marcha, sans se retourner pour voir où d'autres avaient passé, assurée qu'elle était, par Notre-Seigneur lui-même, d'avoir pris le plus court chemin de l'union divine :

« Celui qui se fait petit comme cet enfant sera le plus grand dans le Royaume des Cieux (Matthieu, 18-4). »

Elle traversa donc les divers degrés de la vie mystique sans le savoir, du moins sans s'y arrêter.

Essayons de le faire pour elle et toujours à la lumière de son autobiographie.

Nous croyons, avec le Père Gabriel de Sainte-Madeleine, que « l'oraison de Thérèse fut le plus souvent passive, même durant les années qu'elle vécut dans le monde ».

Dès ces premières années, nous pouvons la voir, non seulement élevée, par son innocence, au-dessus des deux premières « demeures » — qui conviennent aux âmes désillusionnées du monde — mais plongée en plein dans la troisième, où l'on embrasse les pratiques de la dévotion, où l'on en goûte les joies, observant l'ordre en tout.

On la sent même entrée dans la quatrième « demeure » (de l'oraison vraiment surnaturelle), lorsqu'elle cherche à se cacher en quelque coin pour penser au Bon Dieu... Et Dieu la maintient en cet état, parfois dans un regard unique et amoureux, ou complètement absorbée en Lui, par conséquent dans une douce quiétude mystique... au moins dans un vrai recueillement infus<sup>17</sup>.

Elle le dit elle-même : Je comprends aujourd'hui que je faisais alors une *vraie oraison* (infuse) dans laquelle le divin Maître *instruisait doucement mon cœur* ».

Nous avons vu comment, lors de sa première Communion, elle arriva non seulement aux doux *enivrements de l'amour* que comporte l'oraison de *quiétude*, mais jusqu'aux *défaillances* ou *liquéfaction* de *l'union intime*<sup>18</sup>.

Elle sortait ensuite de cet état avec une faim dévorante de recevoir tous les jours ce pain de vie et avec une charité si bien réglée et si vive, avec de telles « langueurs d'amour » qu'elle désirait être réconfortée et nourrie par des sacrifices et des actes de vertus héroïques. « Jésus seul désormais pouvait me contenter, et je ne soupirais qu'après le moment bienheureux où je Le recevais une seconde fois... Mon cœur s'enflamma d'un vif désir de la souffrance, avec

---

<sup>17</sup> « Le recueillement infus » consiste en ce que l'âme est éclairée soudain d'une certaine lumière surnaturelle qui lui découvre comme un nouveau monde intérieur plein de charmes où le Seigneur l'appelle pour parler à son cœur. Elle se sent alors obligée à fermer les yeux et à fuir le bruit extérieur, et elle reçoit l'intelligence de beaucoup de choses spirituelles qu'auparavant elle ne pouvait pas comprendre. Dans la « quiétude », le Seigneur commence à captiver la volonté, à se l'unir et fait en sorte que l'âme trouve en Lui le repos désiré et goûte la douceur divine.

<sup>18</sup> Dans « l'union », Dieu prend possession de toutes les puissances et se laisse sentir non plus de près, comme auparavant, mais au plus profond de l'âme comme vivificateur et comme Maître absolu. Il la captive toujours davantage et la fait vivre de plus en plus d'une façon divine. Lorsque l'union comprend la perte ou captivité des sens et des mouvements extérieurs elle s'appelle « extatique ».

Quand elle pénètre jusqu'au plus profond de l'être, le transforme et le défie tout entier elle se nomme « union transformante ».

la certitude intime qu'il m'était réservé un grand nombre de croix. Alors, mon âme fut inondée de telles consolations que je n'en ai point eu de pareilles en toute ma vie. La souffrance devint mon attrait, je lui trouvais des charmes qui me ravirent, sans toutefois les bien connaître encore » (*Vie*, chap. IV).

Plus loin, elle ajoute que le jour de la confirmation, elle sentit seulement « la brise légère » par laquelle Dieu se montra à Elle. À l'âge de 13 ans, elle reçut une grâce vraiment infuse, qui la fortifia et la fit triompher de son excessive sensibilité. Ce fut la nuit de Noël 1886 : « En cette nuit lumineuse commença donc la troisième période de ma vie, la plus belle de toutes, la plus remplie des grâces du Ciel. En un instant, l'ouvrage que je n'avais pu faire pendant plusieurs années, Jésus l'accomplit, se contentant de ma bonne volonté. Comme les apôtres, je pouvais dire : *Seigneur, j'ai pêché toute la nuit sans rien prendre*. Plus miséricordieux encore pour moi qu'il ne le fut pour ses disciples, *Jésus prit lui-même le filet*, le jeta et le retira plein de poissons ; il fit de moi *un pêcheur d'âmes*... La charité entra dans mon cœur avec le besoin de m'oublier toujours, et depuis lors, je fus heureuse. »

La paix et la joie que Thérèse ressentit devant Notre-Dame des Victoires sont encore des preuves évidentes de son oraison de quiétude. De même, l'absorption ou recueillement dans lesquels elle se trouvait quelquefois.

« Il m'arriva, écrit-elle, pendant mon noviciat, de rester une semaine entière bien loin de ce monde ; je ne puis exprimer cela, j'agissais, me semblait-il, avec un corps d'emprunt ; il y avait comme un voile jeté pour moi sur toutes les choses de la terre ».

Vers la fin de sa vie, une novice, pénétrant dans sa cellule, la trouva cousant avec activité et, malgré cela, perdue dans une contemplation profonde.

« A quoi pensez-vous, lui demanda la jeune Sœur ? — Je médite le *Pater*, répondit Thérèse, c'est si doux d'appeler le Bon Dieu notre Père ! » Et des larmes brillaient dans ses yeux.

« Je ne vois pas bien ce que j'aurai de plus au Ciel que maintenant, disait-elle, une autre fois ; je verrai le Bon Dieu, c'est vrai, mais pour être avec Lui, j'y suis déjà tout à fait sur la terre. »

Notre tâche serait trop longue si nous voulions parcourir et citer toutes les pages de son autobiographie, pour prouver que la “Petite Thérèse” fut réellement *mystique*, son oraison vraiment surnaturelle ou *infuse*. Nous en avons dit assez, et plus qu'il ne faut. Ses œuvres, d'ailleurs, sont, de cette oraison, la preuve la plus convaincante. Grâce à la vive flamme d'amour qui la consumait, elles furent telles, que les plus petites comme les plus héroïques

eurent le don de charmer et captiver le Cœur divin.

N'avait-elle pas écrit, commentant ce verset du *Cantique* : « Tu as blessé mon cœur avec un de tes cheveux » : « En disant qu'un cheveu peut opérer ce prodige, Jésus nous montre que les plus *petites actions* faites *par amour*, sont celles qui charment son Cœur... ». « L'âme la plus fervente est la plus fidèle à faire tout *par amour*. »

Bientôt, elle parvint à de telles hauteurs qu'elle put dire en vérité : « Ma vie, c'est Jésus-Christ... Ce n'est plus moi qui vis, mais Jésus-Christ qui vit en moi ». Voilà pourquoi toute sa manière d'agir était si ravissante et si divine, sa conversation toujours dans le Ciel, son oraison continuelle.

Réconfortée par cette incessante contemplation, *l'union* à Dieu de Thérèse, nous apparaît pourtant, non pas fruite et joyeuse, mais purgative et douloureuse. C'est dans la *nuit ténébreuse* en laquelle elle fut submergée, que son âme se purifia de plus en plus et s'identifia plus parfaitement à son Divin Modèle. À son exemple, et unie à Lui, elle expiait pour tous ceux qui oublient d'expier leurs propres péchés ; elle se sacrifiait en particulier, comme victime d'amour, pour les ministres du Seigneur.

« Dieu m'a fait voir combien il m'a aimée, disait-elle, afin qu'à mon tour je l'aime à la folie. » Et, dans ses peines, elle jouissait d'une grande paix.

« Mon âme a connu bien des genres d'épreuves, j'ai beaucoup souffert ici-bas ! Dans mon enfance, je souffrais avec tristesse, aujourd'hui c'est dans la paix et la joie que je savoure tous les fruits amers... Ah ! si le martyr que je souffre depuis un an apparaissait aux regards, quel étonnement ! mais, « j'en suis venue à ne plus pouvoir souffrir, parce que toute souffrance m'est douce ».

Comment s'y prenait donc Thérèse, pour garder ainsi, au plus fort de ses peines intérieures, cette paix qui surpasse tout sentiment ? Écoutons-la, et nous verrons que tout fut simple en elle, dans la souffrance comme dans la joie.

« Quand je ne sens rien » explique-t-elle, que je suis dans la sécheresse, incapable de prier, de pratiquer la vertu, je cherche de petites occasions, des riens pour faire plaisir à mon Jésus : par exemple, un sourire, une parole aimable, alors que je voudrais me taire et montrer de l'ennui. Si je n'ai pas d'occasion, je veux au moins lui répéter souvent que je l'aime, ce n'est pas difficile et cela entretient le feu dans mon cœur. Quand même il me semblerait éteint, ce feu d'amour, je jetterais encore de petites pailles sur la cendre et je suis sûre qu'il se rallumerait. »

« Il est vrai que je ne suis pas toujours fidèle, mais je ne me décourage

jamais. »

Cet amour, fort comme la mort, resta donc le plus souvent caché à ses yeux, la privant de toute consolation. Mais, par ce moyen douloureux, plus que par de sublimes extases, elle atteignit les sommets et arriva certainement jusqu'aux *blessures d'amour* qui préparent à « l'union transformante » des mystiques fiançailles et du mariage spirituel.

### **L'union transformante en Thérèse**

Est-ce que Thérèse connut la “plénitude du mariage spirituel”, auquel, de fait, on croit que très peu parviennent, même parmi les saints canonisés ? Nous n'en avons pas de preuves et nous ne pouvons citer rien de certain. Tout se réduit à de simples conjectures. Quelques-unes peu fondées, qui ne valent pas la peine d'être examinées, alors que nous avons une multitude de choses certaines à admirer dans cette sainte si sympathique, qui aimait tant la vérité et sa propre petitesse.

Ce dont il ne nous est pas permis de douter, c'est que son union intime avec Dieu se resserra de plus en plus, jusqu'à ce qu'elle fût entièrement possédée par Lui, jusqu'à ce qu'enfin ses vertus, et surtout sa charité, eussent atteint le plus haut degré de perfection et d'héroïsme.

« Je le sens, s'écrie-t-elle, lorsque je suis charitable, c'est Jésus seul qui agit en moi ; plus je suis unie à Lui, plus aussi j'aime toutes mes sœurs. »

C'est ceci qu'il nous importe surtout de savoir et ce que nous devons imiter. Quant à cette intime transformation, qui, passant des puissances ou facultés agissantes de l'âme, va jusqu'au plus profond de l'être et le laisse comme déifié, ainsi que l'expliquent saint Jean de la Croix dans la *Vive flamme d'amour* et sainte Thérèse dans la septième « *Demeure* », nous n'avons rien à dire. En effet, de ces hautes et ineffables merveilles, des touches divines et substantielle qui les produisent, de la prodigieuse manifestation des Trois divines Personnes, qui est considérée comme absolument nécessaire pour l'union pleine et stable du mariage spirituel, nous ne voyons en elle aucune marque évidente. Nous n'y voyons pas, non plus, ces dernières purifications de la *nuit obscure*, dans laquelle l'âme reste comme réduite au néant et accablée sous le poids immense de la grandeur et de la justice divine.

Dans cet état, en effet, l'âme se croit dépourvue des vertus théologiques — qui arrivent pourtant ainsi à leur perfection — et souffre, pour ainsi dire, la *peine du dam*, avec les horreurs de l'enfer, tandis que, par la partie supérieure

de l'esprit, elle jouit presque continuellement de Dieu. Or, ni dans les souvenirs de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, ni dans ses écrits, nous ne trouvons des signes très nets de cette mystérieuse *séparation de l'âme et de l'esprit*, qui est, elle aussi, nécessaire pour arriver à la pleine transformation ; non plus que de beaucoup d'autres choses dont parlent les auteurs spirituels et que les âmes qui éprouvent, de nos jours, ce renouvellement mystique, perçoivent très bien. Et ce n'est pas étonnant, puisqu'elle fut fauchée en sa fleur. Elle devait mourir au printemps de sa vie, et, de là-haut, remplir sa mission essentielle : « Je sens, disait-elle, que ma mission va commencer, ma mission de faire aimer mon Dieu comme je l'aime... de donner *ma petite voie aux âmes. Je veux passer mon Ciel à faire du bien sur la terre* » (*Vie*, chap. XII).

Cependant, elle prouva qu'elle possédait déjà un peu et même beaucoup d'*union transformante*, lorsqu'elle put dire qu'elle se sentait indifférente à tout, même à vivre ou mourir, excepté au seul amour de Notre-Seigneur : « Maintenant je n'ai plus aucun désir, si ce n'est d'aimer Jésus à la folie ! Oui, c'est l'AMOUR seul qui m'attire. Je ne désire plus la souffrance, ni la mort, et cependant je les chéris toutes deux !... J'ai cru, dès ma plus tendre jeunesse, que la petite *fleur* serait cueillie en son printemps : aujourd'hui, c'est l'abandon seul qui me guide, je n'ai point d'autre boussole... ». « Le Seigneur m'a prise et m'a posée là !... »

Nous remarquons aussi, en elle, deux des marques que saint Jean de la Croix donne de cette transformation : considérer son salut comme certain et se croire exempt des peines du purgatoire :

« Quelques jours après mon offrande à l'AMOUR MISÉRICORDIEUX, je commençais au chœur l'exercice du Chemin de la Croix lorsque je me sentis blessée d'un trait de feu si ardent que je pensais mourir... Il me semblait qu'une force invisible me plongeait toute entière dans le feu... Oh ! Quel feu ! Quelle douceur !...

« Ah ! Depuis ce jour, *l'Amour me pénètre et m'environne* ; à chaque instant, cet amour miséricordieux *me renouvelle, me purifie* et ne laisse en mon cœur aucune trace de péché.

« Non, je ne puis craindre le purgatoire ; je sais que je ne mériterais pas même d'entrer avec les âmes saintes dans ce lieu d'expiation ; mais je sais aussi que *le feu de l'amour est plus sanctifiant que celui du purgatoire*. Je sais que Jésus ne peut vouloir pour nous de souffrances inutiles et qu'il ne m'inspirerait pas les désirs que je ressens s'il ne voulait les combler. »

Voilà donc, dans toute sa charmante simplicité, la vie mystique de sainte

Thérèse de l'Enfant-Jésus. Si elle arriva ou non à l'union vraiment stable du Mariage spirituel, encore une fois nous n'avons pas de raison suffisante pour l'affirmer. Ce qui est certain, c'est qu'elle parvint à ce degré héroïque de vertus qui devait remplir le monde de la bonne odeur de Jésus-Christ et gagner tant d'âmes à son amour.

### Les grâces extraordinaires

Nous avons dit que les faveurs extraordinaires ne manquèrent pas dans sa vie — comme elles ne manquent jamais, totalement, dans la vie ou dans la mort des saints.

Parmi celles dont Thérèse fut gratifiée, nous devons citer, avec la vision prophétique, concernant son bon père, sa guérison miraculeuse et le visible sourire de la très Sainte Vierge.

Peut-être pourrait-on qualifier d'extraordinaires, encore, les grâces qu'elle reçut à Notre-Dame des Victoires et son rêve mystérieux sur la Vénérable Anne de Jésus.

Nous aimons mieux passer directement à la blessure d'amour, indiquée plus haut, qu'elle reçut peu de jours après son offrande à l'AMOUR MISÉRICORDIEUX.

« Ô mon Dieu ! s'était-elle écriée, votre amour méprisé va-t-il rester en votre cœur ? Il me semble que si vous trouviez des âmes s'offrant comme *victimes d'holocauste à votre Amour*, vous les consumeriez rapidement, que vous seriez heureux de ne point comprimer les flammes de tendresse infinie qui sont renfermées en Vous.

« Si votre justice aime à se décharger, elle qui ne s'étend que sur la terre, combien plus votre *Amour miséricordieux* désire-t-il embrasser les âmes, puisque votre *miséricorde s'élève jusqu'aux cioux* ! Ô Jésus, que ce soit moi cette heureuse victime ; consommez votre petite hostie par le feu du divin amour !

Cette fois le Bon Dieu ne se contenta plus. D'un seul coup il déchira le voile de la foi et l'Esprit de charité embrassa sensiblement « son heureuse victime ». Ce ne fut qu'un éclair, mais un éclair d'éternité qui sans un miracle, aurait suffi, de l'aveu même de la Sainte, pour faire sortir son âme de la prison de son corps.

## Les fruits de l'Amour

Les fruits que sainte Thérèse retira de ces faveurs furent admirables ; elle aimait à dire que si toutes les âmes pouvaient en recevoir de semblables, « Dieu ne serait craint de personne, mais *aimé* jusqu'à l'excès. »

Elle ajoute, dans l'élan de sa reconnaissance : « À moi Il a donné sa miséricorde infinie... Je n'ai plus qu'un désir : celui de L'aimer jusqu'à mourir d'amour ».

Mais nous savons ce que cette âme généreuse entendait par *mourir d'amour* : « La mort d'amour que je souhaite, c'est celle de Jésus sur la croix. »

Et avant l'extase du dernier instant elle dut prononcer tous les *fiat* — boire comme son divin Maître, le calice amer jusqu'à la lie.

« Il vous est utile que je m'en aille », affirmait Notre-Seigneur à ses Apôtres. Sa fidèle disciple et son amante prononce à peu près les mêmes paroles : « Ce qui m'attire vers la Patrie des Cieux, c'est l'appel du Seigneur, c'est l'espoir de l'aimer enfin comme je l'ai tant désiré et *la pensée que je pourrai le faire aimer d'une multitude d'âmes qui le béniront éternellement.* »

On l'entretenait des jouissances du Ciel et du repos après les labeurs de cette vie : « Oh ! s'écria-t-elle, ce n'est pas cela qui m'attire ! »

— Quoi donc ? — C'est l'amour ! Aimer, être aimée, et revenir sur la terre pour faire aimer l'AMOUR. »

« Une seule attente fait battre mon cœur, c'est l'amour que je recevrai et celui que je pourrai donner. »

Livrée, presque sans répit, aux souffrances de l'âme et du corps, mais sereine cependant, toujours abandonnée à Dieu comme l'enfant de sa tendresse, Thérèse atteignit enfin le dernier jour, le véritable « dernier soir » de son exil, et sa vie s'acheva dans une extase d'amour.

**Juan G. Arintero**